

Corps en kit

Philippe Liotard

« *Quasimodo, avec ses boursoufflures, ses gibbosités, ses boiteries se dressera contre les pourfendeurs de la licence corporelle, et les adeptes des corps réglementaires.* »

Esméralda, « Quasimodo, mon amour », 1996

Dans son premier numéro, la revue *Quasimodo* proposait un éditorial en forme de programme de recherche¹. Sous la plume de notre « *Esméralda de service* », nous avons annoncé notre volonté de questionner le corps qui « *heurte les sensibilités, provoque le malaise, la répulsion, et bien souvent la haine* », celui qui « *fait affront au corps légitime* ». Le prolongement d'un tel questionnement suppose que soient également interprétées les « *entreprises visant soit à remettre [ce corps] d'aplomb, à le rendre conforme, soit à le contenir, à l'écartier, ou encore à l'éradiquer* ». Dans ce programme, nous formulions enfin l'intérêt qu'il y a de « *faire savoir qu'il existe des pratiques corporelles, des modes de vie, des manières de penser, des visions du corps et du monde totalement divergentes et anachroniques* ». L'enjeu de telles orientations consiste à repérer les logiques sociales qui se jouent autour des conflits portant sur la norme corporelle, et notamment ceux qui apparaissent avec des *pratiques insolites* ou considérées comme telles, dès lors qu'elles mettent en question l'évidence du corps.

C'est dans cette perspective que nous avons choisi d'interroger des pratiques de modification corporelle car elles fonctionnent comme un révélateur des symboliques et des imaginaires associés au corps. Ce choix ne se justifie pas seulement par la volonté de « *trouver quelque chose qui n'appartient pas au savoir mais qui mériterait d'en faire partie* » (Michel Foucault)². Il est guidé par une double intention. D'abord, saisir les mutations de la corporéité dans nos sociétés technoscientifiques qui valorisent l'image et



Erick D. Panavières,
Pycna Strix (détail)

1 – Esméralda, « Quasimodo, mon amour », *Quasimodo*, n° 1 (« Sport et nationalisme »), octobre 1996, p. 3-7.

2 – Bien qu'au moment où nous avons choisi ce thème, il y a trois ans, bien peu de travaux étaient disponibles dans la littérature scientifique internationale.

encouragent la consommation. Ensuite, alimenter le projet de compréhension de ce que l'on peut appeler l'*ordre corporel* en prenant l'option d'étudier les résistances qu'il suscite, autant que les initiatives créatrices multiples qui le secouent. Interroger les marginalités du corps pour comprendre comment se joue l'apprentissage social et se partagent les imaginaires de la rectitude, tel est le choix.

À la charnière d'un siècle et d'un millénaire, on assiste en effet à la diffraction des modèles, des apparences et des représentations du corps, en même temps qu'à la diffusion massive, rapide et généralisée des nouvelles images corporelles qui en résultent, notamment grâce aux médias de masse et à Internet. Notre choix se justifie d'autant plus que les reportages se multiplient dans la



Denis Rideau,
Vladimir Franz,
République Tchèque

presse écrite autant que télévisuelle sur ces nouvelles manières de travailler le corps et sur les excès supposés auxquels elles mènent. C'est ainsi qu'en France des émissions « grand public » consacrent des reportages et des plateaux à la chirurgie esthétique, au piercing, aux manipulations biotechnologiques, au transsexualisme et que la presse expose des photos sur ces mêmes thèmes déclenchant ainsi le réflexe d'achat du consommateur. Or, le plus souvent, les articles et reportages se fondent sur des jugements de valeur à l'égard de ces pratiques, ce qui oriente le propos des journalistes vers les « dangers », les « risques » ou les « dérives » de telles atteintes portées au corps. On parle alors de « mutilations », de « séquelles », de « regrets »...

Ce traitement révèle l'importance accordée au corps par notre société. Mais surtout, les jugements de valeur constitutifs du discours médiatique sont totalement significatifs de la manière dont ce qui touche au corps éveille spontanément des réactions viscérales et sollicite les imaginaires collectifs, notamment sous la forme d'angoisses partagées à l'égard d'un futur qui serait marqué par le spectre de la décadence. En outre certaines enquêtes ou essais « érudits » qui intègrent ces pratiques entretiennent eux aussi cette vision qui provient le plus souvent du caractère superficiel de l'étude³. De tels travaux n'échappent pas non plus à l'approximation ni à la méconnaissance. Et surtout ils tendent à produire un amalgame entre des pratiques qui relèvent de logiques différentes et s'inscrivent dans des symboliques parfois contradictoires.

3 – Citons (sans exhaustivité) parmi les ouvrages qui abordent le problème d'une manière superficielle : Christophe Bourseiller, *Les Forcenés du désir*, Paris, Denoël, 2000 ; Max Chaleil, *Prostitution. Le Désir mystifié*, Paris, L'Aventurine/Parangon, 2002, notamment le chapitre « Masos et sados : de l'autopunition à l'assassinat », p. 249 et suivantes dans lequel l'auteur glisse allègrement de certaines pratiques de modification corporelle à la pédophilie puis à l'assassinat de prostituées ; à un autre niveau Bernard Andrieu, *Un Corps à soi. Critique du masochisme*, Saint-Pierre du Mont, Eurédit, 2000. Pour ce dernier ouvrage, on peut regretter que le projet de compréhension soit précisément desservi par un survol des pratiques et des objets étudiés.

Modifications corporelles, c'est-à-dire ?

Face à ce constat, nous avons eu le souci de clarifier les différentes pratiques dont il est question dans ce numéro. À partir de ce souci, nous serons en mesure de poser un certain nombre de questions visant à en interroger les significations, et à en apprécier les effets sociaux, éthiques, esthétiques ou encore politiques.

Toutes les pratiques visant à modifier le corps ne génèrent pas les mêmes réactions. Il en est qui paraissent s'inscrire dans « l'ordre des choses ». Nombre d'entre elles se réalisent dans les dimensions les plus quotidiennes de la vie et ne surprennent personne. Agir sur le corps correspond en effet à une des caractéristiques communes à l'ensemble des sociétés, dont la contrainte s'exerce à travers les parcours éducatifs. L'éducation corporelle assure ainsi l'apprentissage inconscient des normes, des usages, des valeurs, d'une esthétique du corps... L'histoire des individus comme des groupes sociaux est balisée d'instructions indiquant de quelle manière marquer le corps pour attester de son appartenance sociale ou groupale. Le respect des codes, des règles et des lois concernant les manières de paraître implique en effet un travail sur le corps, visant à le modifier dans

4 – Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*. (Tome 1. « La présentation de soi ». Tome 2. « Les relations en public »), Paris, Minuit, 1973.

son apparence, en fonction des situations sociales, du statut des acteurs, de leur sexe, de leur âge, etc. Changer de corps, le modeler selon les circonstances, défaire les apparences pour les reconstituer à son gré, tout cela participe de « *la mise en scène de la vie quotidienne* »⁴. De la sorte, les individus s'approprient un modèle d'apparence vis-à-vis duquel ils peuvent se situer dans l'espace des positions sociales et régir leurs interactions. Ils intériorisent également les limites dans lesquelles ils peuvent modifier leur corps, tout en étant en mesure de développer une capacité à ruser et à jouer avec elles, à les repousser, les déplacer, ou bien encore à changer les règles du jeu. Les modifications les plus visibles et les plus quotidiennes (revêtir le costume socialement adéquat, se « faire une tête de circonstance ») permettent un jeu sur le degré d'adéquation aux standards de l'apparence et, déjà, un jeu sur les limites (peu/trop maquillé), cheveux (trop) longs...

Envisagé dans sa réalité anthropologique, le corps est ainsi le résultat de modifications permanentes qui prennent du sens au sein de la communauté à laquelle appartiennent les individus. Ces modifications peuvent résulter de phénomènes naturels liés au développement de l'organisme (croissance, vieillissement, grossesse). Ce ne sont pas celles qui nous intéressent, même si elles s'accompagnent de symboliques propres à chaque civilisation. En revanche, les modifications dont il est question sont celles qui impliquent une intervention consciente et volontaire sur le corps, intervention exercée par des personnes investies de cette mission qui consiste à y imprimer les marques du social sur un enfant, un vieillard, un malade – de l'un ou l'autre sexe – en vue d'en modifier l'apparence, l'état ou les capacités.

D'emblée, plusieurs problèmes se posent qui renvoient au caractère de ces modifications. Elles ne prennent pas la même signification selon qu'elles sont subies ou volontaires, ou bien encore selon qu'elles traduisent une acceptation sociale ou – au contraire – qu'elles suscitent un refus de la société ou de certains groupes sociaux.

Pratiques de perpétuation de l'ordre social

La plus grande majorité des interventions sur le corps se font notamment sans susciter de réactions négatives, et sont traversées d'imaginaires liés à l'espoir plutôt qu'à l'inquiétude. Ces interventions se font au quotidien des pratiques de mise en conformité dans la famille, les communautés (affectives et électives, professionnelles, etc.), les groupes (de sexe, générationnels...). Dans cette catégorie se situent toutes les pratiques qui concourent au maintien et à la reproduction de l'ordre social depuis les plus anodines jusqu'aux plus sévères. Ainsi, depuis les rites initiatiques cruels⁵ jusqu'aux

5 – Pour un panorama quasiment exhaustif de ces rites, voir de Claude Chippaux, « Des Mutilations, déformations, tatouages rituels et intentionnels chez l'homme », in Jean Poirier, *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1990, tome 1, vol. 1, p. 483-600.



« Deux femmes du roi des Mangbetus », extrait de M.-H. Lelong (choses vues par), « Chirurgie esthétique africaine. L'allongement du crâne chez les Mangbetus », *Sciences et Voyages*, n° 65, mai 1951, p. 150

interventions du pouvoir médical visant à restaurer ou à soigner les organismes en passant par celles du pouvoir judiciaire ⁶, la loi et la norme s'inscrivent dans les corps, rappelant que « *tout pouvoir, y compris celui du droit, se trace d'abord sur le dos des sujets.* » ⁷ Ainsi, transformer un corps (perçu comme) enlaidi par la maladie, l'accident, la vieillesse, la grossesse, etc., ne correspondant pas aux normes de la beauté et de la morphologie en vigueur, ou bien en vue de le punir selon les lois du moment (de la décapitation au marquage des délinquants), ou bien encore pour le modeler en vue de le conformer aux critères de la beauté féminine par exemple ⁸, tout cela participe de la mise en conformité des individus aux normes imaginaires et au cadre juridique qui organisent la vie des sociétés et régissent les rapports interindividuels.

Socialement, il est admis de modifier sciemment son apparence afin de pouvoir « s'accepter dans son corps » ou plus simplement pour en retirer un certain nombre de bénéfices sociaux ou symboliques. La volonté d'œuvrer sciemment pour ne pas subir les modifications liées au temps (vieillesse, embonpoint) participe même d'une sorte de devoir envers soi que les injonctions sociales imposent à chaque individu.

De même, la volonté de respecter « l'ordre des apparences » rend acceptable pour une personne défigurée par un accident ou une maladie de tout faire pour retrouver « apparence humaine ». La logique de la réparation des outrages ⁹ permet en toute légitimité d'effacer les différences pour éviter le rejet de la communauté. Pour ce faire, le travail sur le corps délègue traditionnellement à une caste de spécialistes sociaux, les médecins, chargés aussi bien de le « réparer » que d'en assurer l'adéquation aux stéréotypes de beauté (à travers notam-

6 – Voir de Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

7 – Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*. Tome 1, « Arts de faire », Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1990, p. 207.

8 – Philippe Perrot, *Le Travail des apparences. Ou les transformations du corps féminin, XVIII^{ème}-XIX^{ème} siècle* Paris, Le Seuil, 1984.

9 – Marie-Françoise Lollini, *L'Irréparable outrage. La psychothérapie analytique face à la chirurgie esthétique*, Paris, Éditions Universitaires, 1990.



« Les petits pieds d'une des dernières chinoises fidèles à cette coutume barbare qui remonte à plus de deux mille ans », *Sciences et Voyages*, n° 144, juin 1922, p. 19

ment la chirurgie dite « esthétique » que nous préférons appeler « chirurgie de mise en conformité »). La modification inexorable du corps, liée au cycle de la vie et aux accidents de l'histoire individuelle, peut ainsi être contrôlée – si ce n'est corrigée – par une intervention extérieure que justifient les imaginaires sociaux de l'orthodoxie corporelle.

Pratiques d'invention et mise en question de l'ordre corporel

Face à ces manières de sculpter les corps afin de les conformer aux modèles les plus spontanément admis, il existe d'autres pratiques de modifications qui sont, elles, discutées au nom de leur inutilité ou de leur danger supposés, car elles ne visent ni la réparation ni le gommage d'un discrédit anatomique quelconque, ni même l'adhésion aux modèles convenus de l'apparence, du moins dans un premier temps. Ces pratiques interrogent par les nouveaux usages du corps qu'elles produisent et peuvent donner lieu à des phénomènes de rejet ou de stigmatisation.

Lukas Zpira et
Erick D. Panavières
(Scarifications)



Nous faisons référence à toutes ces façons d'orner son corps, apparues dans la société occidentale à partir du milieu des années soixante-dix. Depuis, la résurgence du piercing et l'émergence d'un nouvel usage du tatouage ont impulsé la diffusion de ce type de marquage du corps. Des sub-cultures les plus marginales, elles ont essaimé dans toute la société. De même, depuis ce moment, de nouvelles pratiques d'inscription dans les chairs à des fins esthétiques ou identitaires se sont développées, comme la scarification (qui consiste à inciser la peau pour produire une cicatrice), le branding (qui consiste à la brûler dans le même but), les implants, la partition de la langue, la sculpture des oreilles, etc. Enfin, ces pratiques de marquage ont investi toutes les parties du corps, des plus intimes (les parties génitales) aux plus visibles (le visage notamment).

Leur jaillissement, leur visibilité et leur diffusion massive en l'espace de quelques années, résultent d'un bricolage corporel exprimant l'inventivité dans ces stratégies de marquage du corps d'un nouveau genre. Un véritable métissage s'opère qui articule les apparences les plus contemporaines aux tech-

niques de marquage du corps issues de société qui, pour la plupart, ont été soumises au travail de normalisation de l'Occident, à travers notamment l'influence coloniale. Ainsi, des pratiques considérées il y a peu comme « barbares » ou qui caractérisaient les sociétés dites « primitives » ont-elles été utilisées pour fonder les nouvelles apparences occidentales¹⁰. Il ne s'agit pas en effet d'invention au sens strict, mais d'une appropriation de pratiques qui, pour certaines, ne subsistaient que dans de vieux traités d'ethnologie ou des comptes-rendus de voyages exotiques.

Le bricolage s'établit dans la confrontation et la réinvention de pratiques qui ont existé ailleurs et avant, combinées aux avancées des biotechnologies et à l'apparition de nouveaux matériaux. Cette réinvention de l'apparence, loin de faire ressurgir des significations perdues¹¹, en produit de nouvelles tout en sollicitant les imaginaires de la normalité corporelle, et pose le corps comme l'étendard de soi.

Une caractéristique de ces bricolages, c'est qu'ils sont réalisés par de nouveaux spécialistes du corps, véritables artisans de la chair, sortes de « biosculpteurs » (*Hypérion*) ou d'anatomosculpteurs, qui permettent à chaque individu de modeler son corps selon ses désirs, explorant les perspectives imaginaires de la science-fiction et de la littérature d'anticipation¹². Nombre des techniques de marquage ainsi réalisées possèdent un caractère définitif. En outre, elles ne relèvent pas de l'intervention médicale. Certaines d'entre elles sont d'ailleurs refusées par les médecins qui n'en voient pas l'intérêt. Non seulement elles questionnent les normes de l'apparence, mais encore, elles affaiblissent le pouvoir médical d'intervention sur les corps.

Ce qui dérange, c'est que le travail au corps dont il est question est un travail *a priori* inutile et non institutionnel. Il ne revendique pas une portée réparatrice ou thérapeutique, comme le font la médecine, la chirurgie, la génétique. Il ne s'inscrit pas dans un projet éducatif ou dans une étape socialement significative pour le plus grand nombre, comme peuvent l'être les marques résultant de rites initiatiques traditionnels.

Ces transformations corporelles se font comme ça, pour le plaisir, pour le fun, pour soi avec sans doute un même axe directeur : échapper aux déterminismes sociaux, ne pas succomber aux normes sociales. Elles contribuent à en inventer de nouvelles, qu'il s'agisse de vivre son corps ou de paraître. Elles jouent avec l'habituel et le surprenant, avec le conventionnel et le marginal. Or, ces pratiques qui dérangent, inquiètent ou choquent se caractérisent – tout comme les pratiques contribuant à la perpétuation de l'ordre corporel – par leur caractère volontaire. Elles s'en distinguent cependant par leur non-conformisme, voire leur anticonformisme. Par conséquent, un même acte réalisé sur le corps prendra une signification différente

10 – Philippe Liotard, « Corps d'identité », *Le Courrier de l'Unesco*, n° 39 (« Mon corps c'est comme je veux »), juillet 2001 (http://www.unesco.org/courier/2001_07/fr/doss11.htm).

11 – Ainsi, ceux que l'on a nommé les « *primitifs modernes* », ont-ils conscience de ne pas reproduire les techniques traditionnelles de marquage du corps dans leur signification originelle, mais de se les réapproprier en les transformant. De la sorte, une des pionniers de ces pratiques, Fakir Musafar, a-t-il sciemment expérimenté nombre d'entre elles. Dans sa quête de spiritualité, il distingue l'expérience de soi qu'il peut éprouver d'un simple mimétisme avec les rites tribaux dont il s'inspire. Voir sur ce point, « Fakir Musafar », in *Research*, (« Modern Primitives »), San Francisco, V/Search Publications, 1989, p. 6-36 ; Christian Klesse, « "Modern Primitivism" : Non Mainstream Body Modification and Racialized Representation », in *Body & Society*, volume 5, n° 2-3, (« Special Issue on : Body Modification »), 1999, p. 15-38. Il est possible bien sûr de consulter le site de Fakir Musafar, www.bodyplay.com.

12 – Pour un panorama des imaginaires de la modification corporelle, lire le roman de John Varley, *Gens de la lune*, Denoël, 1994.

pour le groupe et, au sein de celui-ci, pour chaque individu. Le fait de scarifier un jeune garçon ou d'infibuler une jeune fille, afin de marquer leur passage au statut d'adulte dans leur société, ne peut pas être comparé à l'acte de scarifier un homme ou d'aposer des anneaux aux lèvres du sexe d'une femme, à leur demande, dans les sociétés occidentales contemporaines. La réalité anthropologique de l'humain apparaît d'une part en enregistrant ce qui différencie les sociétés et par ailleurs en repérant la mutation des significations qui accompagne deux pratiques paraissant similaires.

Variations corporelles autour de la norme

Les modifications corporelles s'établissent en effet sur une palette extrêmement diversifiée au point qu'il n'est pas possible de les réduire les unes aux autres : d'un côté celles qui participent à la mise en conformité des corps, de l'autre, celles qui refusent ou déplacent cette conformité. La question qui se pose alors pour toutes ces pratiques est celle de la norme corporelle, nécessairement imaginaire. Elles traduisent la volonté d'échapper aux canons corporels, aux idéaux du corps ou au contraire de s'y conformer, mais dans les deux cas, de manière intentionnelle.

Si ce que l'on appelle la norme corporelle est quelque chose d'indéfinissable et pourtant hautement significatif, la question des modifications corporelles volontaires permet de discuter ce que l'on entend par norme. Entre volonté de l'approcher ou désir de s'en démarquer, le travail sur les corps et le discours qui l'accompagne permettent de saisir comment cette référence imaginaire organise les stratégies individuelles ou collectives concrètes..

En outre développer la question de la norme et l'inscrire dans le projet de *Quasimodo*, revient à montrer comment elle se naturalise, comment elle suscite le rejet ou la séduction à l'insu des consciences, comment elle stimule les fantasmes... Ainsi, au-delà de la norme qui se réfère à un corps « naturel », intact, conforme aux « *modèles du corps* »¹³ de la société, une typologie des modifications corporelles peut être repérée parmi celles qui se réalisent en dehors du souci de mise en conformité du corps avec les usages sociaux les plus habituels. Malgré les réactions de dégoût qu'elles peuvent parfois susciter, les pratiques de piercing, de tatouage, de scarification ou d'implants peuvent se comprendre premièrement comme des pratiques à visée esthétique. Une seconde catégorie pourrait rassembler celles qui s'inscrivent dans une visée ludique. Ce sont celles que Fakir Musafar appelle les « *body play* », pour lesquelles il propose la classification suivante : jeux de contorsion et de distension ; jeux de constriction et de compression ; jeux de privation sensorielle et d'immobilisation ; jeux d'encombrement

13 –Jean Maisonneuve
et Marilou Bruchon-Schweitzer,
*Modèles du corps et psychologie
esthétique*, Paris, Presses
Universitaires de France, 1981.



J. Howard Miller,
Rosie the Riveter of WWII

par le port d'objets métalliques ; jeux par le feu ; jeux de perforation – dans lesquels il intègre le piercing, le tatouage, les jeux d'aiguilles, les lits de clous, etc. – ; jeux de suspensions ¹⁴. Enfin, il est possible de combiner ces deux catégories dans des pratiques associant le ludique à l'esthétique comme c'est le cas, par exemple, pour les modifications génitales volontaires.

Ainsi, de véritables variations corporelles peuvent se jouer, à l'instar de ce qui se fait en jazz où, à partir d'un même thème, les musiciens peuvent interpréter à l'infini les différentes manières de jouer la partition. Ici, il s'agit de variations sur la chair que l'on griffe, incise, modèle, perce, brûle... selon des combinaisons explorant un univers de possibles impensable il y a seulement quelques décennies. Cet univers exprime la diversité des perspectives de changements, des visibilités, des potentialités, des identités, etc.

Dans le jeu de l'être et de l'apparence, les modifications du corps rappellent le rattachement à la communauté humaine. Ce que les individus font sur leur corps indique leur souci d'afficher leur inscription dans le social. Ce faisant, ils travaillent à faire de ce « brouillon » qu'est le corps (David Le Breton), de ce « *corps ina-*

14 – « Fakir Musafar », in *Research*, (« Modern Primitives »), San Francisco, V/Search Publications, 1989, p. 15. Une traduction de la classification détaillée a été publiée dans l'ouvrage dirigé par Stéphanie Heuze, *Changer le corps ?*, Paris, La Musardine, 2000. Cette formule de « *body play* » peut spontanément être comprise comme « jeu du corps » mais intègre aussi la question de la manipulation, de la plaisanterie... bref, de tout ce qui renvoie au plaisir de jouer de et avec son corps..., selon des manières peu habituelles ou franchement surprenantes pour les non initiés. Ce terme a donné son nom à la revue éditée par Fakir Musafar au sous-titre évocateur : « *Des gens peu ordinaires faisant des choses inhabituelles avec leur corps.* »



Annie Sprinkle,
Ted's secret, 1997

chevé sans ce bricolage sur soi » (Louis-Vincent Thomas) le pivot de leur rapport au monde et de leur rapport aux autres. Ils rappellent ainsi que le corps n'est en rien une donnée naturelle. Et, en jouant sur le visible et l'invisible, le lisible et le mystérieux, le réversible et l'irréversible, le réel et le virtuel, l'éphémère et le durable, ils instaurent un brouillage généralisé des images et des modèles traditionnels du corps.

L'idée reçue selon laquelle un modèle unique serait imposé par les médias est ainsi mise à mal. Certes, ils véhiculent des injonctions sociales très fortes à se rapprocher d'un idéal (de la forme, de la minceur, de la jeunesse...). Ils valorisent un canon esthético-fonctionnel du corps (le corps sportif ou l'étalon des stades). Ils mobilisent une rhétorique du bien-être et de la séduction. Ils diffusent des stéréotypes et sollicitent les imaginaires du désir de conformité à travers la publicité, l'affichage de « corps de rêve », etc.

Mais, en même temps, les médias participent de la multiplication des images et des idéaux. Ils présentent et ils mettent en scène d'autres corps (même si cela se fait sur le mode du *spectaculaire*) et d'autres discours. Ils exposent des logiques et des rapports au corps inhabituels. Ils contribuent ainsi à l'exposition de la diversité à partir de laquelle peut se faire le travail de l'apparence, le jeu sur les signes, les travestissements des codes, l'invention de nouvelles références corporelles.

Des limites et de l'acceptable

À partir des distinctions précédentes, la question se pose de savoir si l'on peut rassembler des pratiques corporelles aussi diverses dans leur forme, dans leur projet, dans leur visibilité comme dans les techniques mobilisées (piercing, régime, chirurgie, etc.) au sein d'une même réflexion sans céder à l'amalgame. Pour éviter un tel écueil, nous avons choisi de les interroger du point de vue de ce qu'elles indiquent des changements de société, et de nous demander en quoi ce qui se fait aujourd'hui contribue à aiguiller le questionnement sur la société et ses mouvances, ses soubresauts, ses bruissements.

Une des questions centrales consiste notamment à se demander en quoi ces pratiques de modification du corps participent au débat sur l'acceptable et le souhaitable. En travaillant sur les limites de ce qui semble pouvoir et devoir être fait (même et surtout de façon volontaire) sur les individus, nous continuons ainsi notre déchiffrement des tabous, des interdits, des résistances à la mutation. Penser les limites suppose en effet de penser à la fois les éléments stables de la société et d'interpréter les effets de la transgression. En rendant compte de la manière dont les acteurs qui se livrent à ces pratiques en modèlent les significations et jouent de ces limites, il est possible de saisir les imaginaires communs à partir desquels les individus peuvent agir concrètement sur leur corps. Ainsi, les limites de ces imaginaires apparaissent-elles, dès lors que se posent des questions simples, comme de savoir ce qui rend désirable ou au contraire unimaginable le fait de se faire percer le sexe, de s'implanter une sculpture de silicone dans le bras ou de porter un tatouage sur le visage.

En explorant les frontières du présentable, il est possible de saisir ce qu'il est possible de faire sur soi, ou plutôt ce qu'il est possible de montrer de ce qu'on a fait sur soi, ce qu'il est finalement possible d'arborer ou nécessaire de cacher. Cette exploration indique les potentialités offertes aujourd'hui pour prendre « figure humaine », y compris si les choix réalisés paraissent spontanément relever de la monstruosité, de la pathologie ou de l'extravagance. La question peut donc se poser en des termes très simples : qu'est-il possible de changer sur son corps ou sur celui d'autrui ? Qu'est-il pensable de faire ? Mais aussi, que signifie le désir de changer son corps ? Quelles stratégies se dévoilent autour des projets de bricolage du corps ? Comment les pratiques de modification corporelle traduisent-elles le jeu des pouvoirs et des désirs ?

Car les désirs dont il est question reposent sur un certain nombre d'effractions à l'ordre corporel.

La première d'entre elles consiste à porter des bijoux sur d'autres parties du corps que celles sur lesquelles il était habituel de les

montrer dans nos société. Porter un anneau, une pierre ou une barre sur le nez, les lèvres, le septum, le sourcil, le cartilage de l'oreille, le nombril bouscule en effet les habitudes de l'ornementation. Et même si ces pratiques se normalisent, leur usage ne devient acceptable que depuis le milieu des années 1990 dans des groupes sociaux n'évoluant pas aux marges de la société.

La seconde effraction réside dans le caractère irréversible de la modification et/ou dans sa visibilité constante. Les limites de l'acceptable apparaissent lorsque l'irréversibilité et la visibilité se conjuguent à l'originalité, à l'inhabituel, au surprenant. Ainsi, un tatouage facial, la pose d'implants transdermiques sur le crâne, l'étirement du lobe des oreilles, etc., expriment un désir de changement se traduisant aussi par l'affirmation d'un refus de pouvoir, un jour, revenir à la « normalité ».

La troisième effraction se situe au niveau des pratiques de l'extrême en ce qu'elles explorent les limites « matérielles » du corps et flirtent avec le danger. C'est le cas de certains piercings, de la pose d'implants, mais aussi de pratiques, certes marginales comme la trépanation, qui supposent une exploration physique des limites. Il ne s'agit plus seulement de jouer avec ce qui est socialement acceptable, mais aussi de tester ce que le corps peut supporter en termes de modification.

Dans tous les cas, ce sont les bornes du supportable qui sont au centre du débat. Entre mutilations réelles et mutilation perçues, ce ne sont pas seulement les imaginaires communs qui fonctionnent, mais aussi toutes les règles du contrôle politique, moral et esthétique des corps.

Les articles présentés dans ce numéro, vont dans ce sens. Plutôt que de s'attacher aux phénomènes de mode, ils explorent plus particulièrement les modifications volontaires les plus radicales ou qui apparaissent comme telles. Par le travail sur la chair dont ils témoignent, ils mettent en cause les certitudes concernant la « nature humaine ». Ils renouvellent les réflexions éthiques en exprimant les résistances aux projets de normalisation des corps. L'analyse des imaginaires collectifs servira de fil conducteur en repérant les angoisses et les espoirs suscités par ce



Erick D. Panavières,
Pycna Strix

travail sur les corps, mais aussi les imaginaires du plaisir, les imaginaires identitaires, l'imaginaire de la perfection ou de l'altération, de l'intégrité, l'imaginaire de l'authenticité, etc.

Le travail de marquage des chairs rassemble la plus grande partie des contributions. Dans une première série d'articles, seront discutées les implications sociales des pratiques de modification corporelle contemporaines. Piercing, tatouage et autres *bodmods*¹⁵ seront ainsi analysées dans ce qu'elles signifient pour les individus qui s'y livrent. Des études de cas portant sur quelques acteurs historiques de ces pratiques permettront de mettre en évidence les logiques de modifications s'inscrivant dans un projet de vie, et donc bien au-delà des effets de mode.

Ces réflexions permettront de mettre en évidence les implications politiques de ce travail sur soi. La rébellion à l'ordre établi s'affiche et s'exprime par l'adoption d'une apparence non conforme. Les résistances à la conformité se traduisent en effet par le souci de se démarquer physiquement et fonctionnent d'autant plus qu'elles produisent à leur tour des résistances sociales à ces nouveaux looks.

De même, un groupe d'articles explorera les effets de certaines modifications du corps considérées non seulement comme légitimes mais comme souhaitables : celles qui résultent de l'entraînement et de la construction d'un corps performant, le corps sportif. Il s'agira là encore de montrer les implications sociales et politiques de ces sacrifices librement consentis au culte de la performance.

Dans la continuité de ces réflexions, l'imaginaire du surhomme impulsé par le projet du cyborg sera étudié. Il sera alors question de saisir les perspectives ouvertes pour le futur par la chair appareillée, l'hybridation entre l'humain et la machine, le métissage du cerveau et de la puce électronique, etc. Là encore, les implications politiques, éthiques et imaginaires de ces perspectives seront discutées non pas seulement à partir de ce qui se fait, mais au regard des résistances à ce qui se fait, y compris « pour le plus grand bien » des individus.

Mises bout à bout, ces contributions participent à l'exploration des mutations corporelles constatées dans ces dernières décennies. Elles expriment les changements de l'acceptable à travers ce corps en kit livré aux interventions des artisans de la chair, comme à celles des experts du vivant. Elles ouvrent les perspectives des corps fantasmés du troisième millénaire dont certains « mutants » travaillent à accélérer l'avènement.

Philippe Liotard



Lukas Zpira et Erick D. Panavières